

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

Directeur :
G. PIFFAULT

Numéro 3 - Décembre 1945
BIMESTRIEL

Secrétaires : H. FISSON
J. DEBROIS



Noël 45 par G. PIFFAULT

Pour la première fois depuis 1939, nos camarades auront la joie de passer Noël en famille. Combien d'espérance représente pour eux, cette réunion intime que certains désiraient depuis cinq ans, et d'autres six ans.

Il faut avoir été prisonnier pour comprendre ce que sera ce premier Noël, que nos ex-Gefangs vont passer chez eux.

Il n'est pas un seul d'entre nous qui jamais n'ait songé dans le désespoir barbelé où nous étions plongés, à ce jour tant souhaité.

Ce jour était doublement symbolique pour nos prisonniers parce qu'il représentait, la fête de nos enfances encore proches, et toutes illuminées par le mystère de l'arbre de Noël, scintillant dans le petit matin de ce beau jour; et surtout il délimitait dans nos esprits, une sorte de cap fixant nos espoirs.

Après chaque Noël passé dans la sombre Forêt Noire, l'invisible espoir qui nous animait, reportait cette liberté ardemment désirée sur le suivant.

Maintenant que nous avons été rendus à notre condition d'hommes libres, qu'il ne reste plus en Allemagne que ceux morts ignorés par le grand drame de notre absence, il ne faudra jamais oublier.

Souvenons-nous toujours de nos camarades morts loin de France; des résistants morts pour conserver nos libertés, ceux assassinés sans défense, ceux torturés, et nos petits enfants d'Oradour-sur-Glane, crucifiés à l'aube de la vie et qui ne verront plus aucun Noël.

Rester indifférent aux efforts qui sont faits de tous côtés serait trahir l'esprit des barbelés, et nous exposer à recommencer les horreurs que nous venons de subir.

Mon camarade, rappelle-toi et n'oublie jamais !

Les premiers mois d'occupation Française à Villigen

Le dimanche 13 mai, fête nationale de Jeanne d'Arc, il ne reste à Villigen qu'une vingtaine de prisonniers français, chargés de la police de la ville. Dès la veille au soir de grands oriflammes français flottent au sommet des trois tours. Les drapeaux blancs de la reddition ont disparu des fenêtres. Des habitants ne savent quelle attitude prendre en ce jour de fête sous l'occupation française. Timidement, cependant, apparaissent à quelques fenêtres le drapeau bleu et blanc de la ville de Villigen qui, par une singulière coïncidence, ressemble quant à la forme et aux couleurs à l'oriflamme de Jeanne d'Arc. Puis petit à petit les fenêtres se garnissent, si bien qu'au matin de la fête presque toutes les fenêtres des deux rues principales sont pavées. Sur le clocher flotte depuis quelques jours le drapeau qui fut hissé au camp le jour de la libération.

Le défilé est prévu pour 9 heures. Dès huit heures les trottoirs sont bondés de monde. La foule est silencieuse. Ce n'est plus celle de juillet, août 1940, poussant des hurlements de joie à la vue des longues files de prisonniers dont nous faisons partie. A toutes les fenêtres émergent des têtes de derrière les drapeaux. Les autorités militaires, les gouverneurs de la ville, le capitaine Robert, le commandant d'armes, le commandant Voisin du 3^e R.I.C. prennent place au grand carrefour. La musique faisant défaut, des haut-parleurs placés aux fenêtres du « Schwarzwaldler Tageblatt » diffusent des marches militaires pour la remplacer. Bientôt, par la route du stalag, débouchant de la tour, les premières unités s'avancent en rangs serrés, l'air vraiment martial, car il y a quatre jours à peine elles se battaient encore en Autriche. Le 23^e Colonial ouvre la marche, suivi d'autres unités, de voitures automobiles de toutes sortes, repeintes à neuf pour la circonstance, une quinzaine de tanks terminent le défilé et firent une impression formidable sur la foule. Les anciens P.G. présents à ce défilé n'arrivaient pas à réaliser. Si tous vous aviez été là, vous auriez senti comme eux votre cœur se gonfler, vous n'auriez pu définir le sentiment qui vous envahissait à la vue du drapeau français traversant cette ville où nous avions tant souffert, de cette armée française défilant fièrement, et à la pensée que cinq ans auparavant un long défilé bien loin d'être glorieux, s'étirait sur cette même route, entre ces mêmes rangées de maisons décorées alors d'une profusion de drapeaux à croix gammée. (Que de chemin parcouru depuis ce jour, les rôles ont bien changé.) Nous nous revoyons en effet amaigris, affamés après d'innombrables souffrances supportées à Strasbourg ou ailleurs, mal habillés, mal rasés, avec un maigre baluchon sur le dos, cheminant clopin-clopant vers le stalag entre une double haie de visages hostiles à

notre égard, mais délirant de joie. Cette demi-heure de défilé compensait alors bien des souffrances, bien des humiliations supportées pendant ces cinq ans. Il faut l'avoir vécu pour comprendre ce que c'est.

Le dernier tank disparu en direction de la gare, la foule se porte en masse à l'église décorée magnifiquement à l'intérieur. Un drapeau tricolore de plus de vingt mètres descendait majestueusement de la voûte jusque sur le pavé du sanctuaire. Des faisceaux de drapeaux français, dont une quarantaine cousus et teints la veille par les sœurs allemandes d'un couvent, ornaient l'autel et les piliers de la nef centrale, à la stupéfaction et même au scandale du clergé local et des habitants qui n'avaient jamais vu de drapeaux dans leur église, disant que cela ne se faisait pas et n'était pas convenable. Mais nous étions les maîtres et ils durent s'incliner. L'heure de l'office arrivée, le gouverneur militaire et le commandant d'armes sont reçus officiellement par le curé de Villigen, entouré de nombreux enfants de chœur, qui lut une courte adresse de bienvenue. Le gouverneur et le commandant prennent place dans le chœur et assistent à l'office célébré par un aumonier militaire, alors que la foule difficilement contenue par un service d'ordre se masse dans les bas côtés et sur le parvis à l'extérieur de l'église. Des chants nationaux français chantés par toute la troupe résonnent sous les voûtes et émeuvent le cœur de bien des Français qui ne peuvent retenir quelques larmes.

Cette journée n'était, en somme, qu'une répétition de celle du 14 juillet qui en tous points fut réussie. Un soleil brûlant, brillant avec éclat dans un ciel d'azur, les drapeaux plus nombreux et la foule plus dense donnaient vraiment un air majestueux au défilé grandiose qui cette fois allait se dérouler aux airs des marches militaires entraînant de la musique du 23^e R.I.C. que l'on venait de former. A ce moment plus de dix-sept unités différentes (environ six mille hommes de troupe) occupaient Villigen. Aussi le défilé fut-il à la fantassins, chasseurs, bataillon hauteur. Pendant près d'une heure, F.F.I., gommiers, autos, camions remorquant des pièces d'artillerie, tanks se succédèrent à un rythme accéléré. Ce qui impressionna le plus la population, ce fut le défilé d'un bataillon de gommiers habillés d'une façon bien caractéristique, suivant la coutume de leur pays, de plusieurs batteries d'artillerie, d'un régiment de chars de toutes grandeurs venu spécialement de Bad-Durrheim où il était cantonné. Cette masse d'hommes et ce matériel laissèrent à ceux qui l'ont vu une impression inoubliable de la force française qui au fond n'avait jamais été abattue.

PETIT,
Homme de confiance
du Waldho.

Fêtes du Retour du Stalag VB

le 20 Janvier 1946

Salle St-Ambroise, - 33, avenue Parmentier
à 14 heures 30

La Commission des Fêtes de l'Amicale organise la « Fête du Retour », au profit de sa Caisse de Secours. Cette Fête du Retour consistera en une séance théâtrale à laquelle participeront tous les artistes qui au Camp de Villigen ou dans les Kommandos du Stalag VB dépensèrent tant de talent pour procurer à leurs camarades K. G. quelques heures de joie ou de recueillement.

A l'appel de notre Commission, tous les artistes sans exception répondirent « Présent ! » et c'est à un spectacle « Prisonniers » unique, véritable synthèse de tous les spectacles du Stalag, que vous êtes conviés.

L'orchestre du Stalag sera pour cette circonstance reconstitué et c'est avec émotion que nous remercions tous les musiciens qui, malgré leur travail habituel, veulent bien s'astreindre à des répétitions supplémentaires. Quant aux artistes, vous les connaissez tous; ce sont de vieilles connaissances; ce sont ceux que vous avez aimés, que vous avez applaudis et qui, même parfois sous le regard inconscient du Teuton, vous lançaient des paroles d'espoir.

Le programme ? Il sera de qualité puisque c'est un spectacle « prisonniers ». Et tous, camarades ex-captifs, vous aurez à cœur de montrer à votre famille, à vos amis, ce qu'était une réunion artistique le dimanche dans un enclos de barbelés. Et puis pensez à votre Amicale; pensez à l'œuvre d'entraide qui continue; pensez à vos camarades malades qui attendent de vous un peu de bien-être; pensez à nos orphelins et faites par votre présence que cette grande Fête du Retour soit aussi une Fête du Souvenir.

Nous aurions voulu que cette Fête eut lieu en fin d'année 1945, mais toutes les salles de

spectacle étaient retenues depuis longtemps en raison des fêtes de Noël. Seule la Salle Saint-Ambroise située avenue Parmentier (à côté de l'Eglise) était libre le dimanche après-midi 20 janvier 1946. Cette salle contient près de 600 places réparties en orchestre et balcon. La visibilité est parfaite de toutes les places.

Afin de souligner le caractère d'entraide de la réunion, la Commission, désirent que chaque membre de l'Amicale puisse participer au succès de la Fête du Retour, met en vente des bons d'entraide de 50, 75 et 100 francs. Un bon de 100 francs donnera droit à une place de corbeille; un bon de 75 francs donnera droit à un fauteuil dans les six premiers rangs et un bon de 50 francs donnera droit à un fauteuil de parterre ou de balcon. On peut donc souscrire dès maintenant, pour la participation aux frais de notre Fête du Retour, au Siège Social de l'Amicale du VB, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, tous les jours de 10 h. à 19 h. 30 et les dimanches de 10 h. à midi. Il ne sera pas vendu de billets à l'entrée de la Salle Saint-Ambroise. Pour se rendre au spectacle, descendre au Métro Voltaire ou Parmentier. L'entrée de la Salle est au 33, avenue Parmentier. Levée du rideau à 14 h. 30 très précises.

A nos camarades de province: Ceux d'entre vous qui seraient désireux d'assister à la Fête du Retour de l'Amicale peuvent souscrire au Siège de l'Amicale du VB, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, en versant le montant de leur souscription à notre Compte Chèques Postaux PARIS 4841-48. Retenez donc la date du 20 janvier 1946 pour visiter la Capitale et revoir vos anciens compagnons de captivité.

ET SOUSCRIVEZ DES MAINTENANT !
H. PERRON.

La Résistance en Allemagne

Les prisonniers de Villigen ont tous connu, ne serait-ce que de nom, Suzanne. C'était une brave et aimable Alsacienne qui pendant trois ans rendit d'immenses services aux prisonniers français et en fit évader un grand nombre.

De 1940 à 1943, malgré la surveillance dont elle était l'objet de la part de ces messieurs de la Gestapo, elle procura à certains d'entre nous : faux papiers, vêtements et vivres, en un mot, tout ce qui était nécessaire pour une évasion. Plusieurs fois soupçonnée, les Allemands durent chaque fois la relâcher faute de preuves. Elle accompagnait elle-même, chaque semaine, les évadés jusqu'à Colmar, siège de l'organisation, n'hésitant pas parfois à aller chercher le candidat à l'évasion au commando même. C'est ainsi qu'en plein janvier, malgré 50 cm. de neige, elle alla chercher un prisonnier à Trossingen et le ramena à pied, à travers champs jusqu'à Bad-Durrheim, parcourant 25 ou 30 km. environ en pleine nuit.

Agent d'un réseau de résistance depuis 1940, Suzanne n'hésita pas à sacrifier sa liberté et à risquer sa tête pour rendre à la France résistante ceux des prisonniers de Villigen qui désiraient s'évader. Tenu à une certaine discrétion, il va sans dire que relativement peu nombreux furent les prisonniers qui connurent le titre de « Résistant » de cette Alsacienne. Pourtant plus d'une cinquantaine de prisonniers furent, grâce à elle, rentrés en France.

Hélas, tout a une fin. La chance

abandonna Suzanne et au cours d'une affaire d'évasion, elle fut arrêtée en avril 1943. Je fus quelque peu mêlé à cette histoire et au cours d'une confrontation qui eut lieu à Colmar entre elle et moi, je pus constater le sang-froid, le calme et la bravoure de cette vaillante Alsacienne. Elle réussit, grâce à son intelligence, et sans trahir son réseau de résistance, à sauver sa tête. Elle fut condamnée à 18 mois de travaux forcés. Libérée peu avant l'arrivée des Alliés, elle revint à Villigen, fut nommée Lieutenant et participa à l'épuration de cette ville après sa libération. Grâce à ses indications, on put ainsi arrêter quantité de nazis notoires.

Elle m'a rendu visite, voici quelques jours, et m'a raconté la fin de ce véritable roman dont je ne connaissais que le début.

Rentrée en Alsace depuis juillet 1945, elle essaie d'oublier les mauvais moments qu'elle a vécus. Trois côtes défoncées, une fracture du crâne et quelques dents sautées sous les coups des brutes de la Gestapo constituent pour elle le seul souvenir de ces mauvais jours.

En mon nom personnel, pour les services qu'elle m'a rendus et au nom de tous les évadés de Villigen ou des environs qui ont bénéficié de ses services, j'ai cru pouvoir assurer Suzanne de notre éternelle reconnaissance.

Gaston BLIN.

Le Comité proposera, lors de la prochaine assemblée générale, que « Suzanne » soit nommée Membre d'Honneur de l'Amicale.

Assemblée Générale

Le 28 octobre 1945, à 10 heures, s'est tenue à Paris, dans la salle des Ingénieurs Civils, rue Blanche, l'Assemblée générale annuelle de notre Amicale qui a réuni quelque 200 camarades.

Notre camarade Langevin, Vice-Président, ouvre la séance, puis une minute de silence est observée en hommage à nos camarades décédés en captivité.

Le Président explique les raisons qui motivent les changements proposés aux statuts.

Puis, Langevin fait un bref exposé sur l'activité des secrétariats de camps avant la formation de l'Amicale et remercie Moët de son inlassable dévouement en tant que responsable du Secrétariat du VB. Puis fait connaître les activités de l'Amicale depuis sa formation. Depuis le mois de mars, 822 adhésions ont été recueillies. En avril et mai, nous avons, malgré de grosses difficultés, organisé une permanence au Centre d'Orsay pour recevoir nos camarades rapatriés. Nous avons distribué depuis mars 30.000 francs de secours et avons pu dépanner un certain nombre de camarades (secours, vêtements, travail, etc...).

Le Trésorier fait ensuite connaître la situation financière qui présente, à la date du 26 octobre 1945, un solde créditeur de 103.430 fr. 20, se décomposant comme suit :

1^o 20.467 fr. 20 au crédit du compte Ressources exceptionnelles (dons, ventes d'insignes, etc...);

2^o 82.963 fr. au crédit de notre compte Chèque postal N° 4841-48 Paris. Ce montant représente le montant des adhésions des 800 premiers adhérents de notre Amicale.

La Commission de vérification des comptes pour 1945-1946 est constituée comme suit :

Moët Jean, Lemye Armand, Fournier Lucien, Bonnefoy Louis.

Puis, à la demande générale, l'Abbé Petit fait un compte rendu humoristique de la situation à Villigen, depuis la libération du camp. Nous regrettons de ne pas avoir la place pour insérer quelques-unes des savoureuses histoires que l'Abbé Petit conta, à la plus grande joie de l'assistance. Nous espérons dans un prochain numéro avoir le plaisir de vous en faire profiter, cela vous convaincra que, par un juste retour des choses, les « Schleus » connaissent à leur tour les plaisirs de l'occupation.

A l'issue de son exposé, et par acclamation, l'Abbé Petit est nommé Membre d'honneur du Comité.

Le dépouillement du vote donne les résultats suivants :

Quorum 206
Bulletins dépouillés 289
dont 100 par mandataires.

Par 221 voix contre 13 et 55 bulletins blancs ou nuls, l'article 6 des statuts est modifié comme suit :

« L'association est administrée et dirigée par un Conseil de neuf membres (tous membres titulaires) qui est nommé par l'Assemblée générale.

« Le Conseil est renouvelable par tiers chaque année.

« Si, par suite de démission ou pour toute autre cause, il doit être procédé à l'élection d'un nombre de membres du Conseil plus grand que le tiers sortant, les trois candidats qui obtiendront le plus de voix seront élus pour trois ans. Le Conseil sera ensuite complété par les candidats dans l'ordre déterminé par le vote, le candidat réunissant le plus de voix profitant du mandat le plus long.

« Jusqu'au rapatriement de la totalité des prisonniers, le « secrétaire de camp », seul titulaire d'un mandat officiel de ses camarades encore captifs, assume en principe la présidence à titre provisoire. Une Assemblée générale sera tenue dans les six mois du retour général par les membres titulaires. Le vote pourra se faire par pouvoir sur papier libre à un membre titulaire ou à vie présent.

« Chaque mandataire ne pourra représenter plus de vingt-cinq mandants.

« Les membres sortants sont rééligibles. »

Les élections du Conseil donnent :
Franz Jules 281 voix
Gaudron Lucien 268 —
Géhin Emile 257 —
(élus pour trois ans).

Aube Yves 248 voix
Langevin Joseph 244 —
Houdon Roland 234 —
(élus pour deux ans).

Perron Henri 233 voix
Blin Gaston 233 —
Forest André 195 —
(élus pour un an).

A la suite de l'Assemblée générale, le Conseil, par délibération du 6 novembre 1945, a été constitué comme suit pour l'année 1945-1946 :

(Voir suite page 3)

Prisonnier, mon frère!

Depuis quelques jours, les murs de Paris et d'ailleurs se couvrent de la fameuse affiche : « Ça va mieux ! Retrouvons nos manchettes et ça ira encore mieux ! »

Peut-être un certain effort a-t-il permis à la France d'augmenter le nombre de ses locomotives, de ses wagons, de ses camions. Peut-être certaines branches de l'activité nationale esquissent-elles un léger progrès. Mais le reste ? Mais la vie intérieure du pays ? Mais les ruines à relever ? Mais les pauvres sinistrés à loger et à dédommager ? Vous êtes-vous déjà penchés sur les salaires des pauvres diables qui n'ont que leur mois et qui essayent de vivre honnêtement ? Avez-vous songé à ces milliers de travailleurs de toutes sortes qui n'ont que leur gain mensuel, et quel gain ! Interrogez autour de vous les petits fonctionnaires, les employés de bureau, de banque, etc... Quel est ton état d'esprit, ô prisonnier qui vient de rentrer et qui reprend le collier de misère dans ces conditions ?

Veux-tu ceci ou cela ? Il n'y en a pas ! As-tu dix mille francs pour « arroser » le vendeur ? Immédiatement tu trouveras ce que tu veux. Quelle est ta réaction devant ces faits, toi qui ne peux rien pour « te défendre » dans cette jungle qu'est la vie actuelle ?

Et pourtant, maintenant que les grands élans de pitié des foules sont passés, tu es considéré comme un petit veinard. Ce que personne n'avait osé te dire à ton retour, on commence à te le murmurer aux oreilles. Penses-tu ! En Allemagne tu touchais des vivres de la Croix-Rouge ! Tu « mangeais » !!! Quel crime vis-à-vis de ces pauvres civils qui en ont tant vu !... (qu'ils disent) Comment ! vous

mangiez du fromage, des sardines, du thon ! Vous en aviez de la chance ! (Air connu, n'est-ce pas). Comme si 5 ans d'esclavage peuvent être payés par quelques douceurs. Eux qui étaient libres, « libres » !!! Toi seul peut réaliser la valeur de ce mot, toi, l'homme des barbelés. Oh ! ne le cache pas cet insigne qui indique que tu as souffert pour eux, eux qui ne se rendent pas compte ou qui ne le veulent pas.

Quelqu'un m'a dit dernièrement : « Je ne vous donne pas un an pour comprendre et l'enlever ». Et bien non ! Pour deux raisons : d'abord pour rappeler à ceux que cet emblème semble gêner que certains ont souffert dans leur chair, leur esprit et leur sang. Ensuite pour pouvoir à l'occasion, dans la rue, dans une voiture publique, ou ailleurs, porter aide et secours à un copain mal en point, ou vice-versa.

Tous ceux qui portent ostensiblement cette marque de nos anciennes misères sont nos frères ; nous nous devons aide et assistance en toutes circonstances.

Ça va mieux ! Laisse-moi rire ! La période électorale que nous venons de passer a prouvé une chose ; c'est que, en France, quand on le veut, on trouve de tout : essence, pneus, voitures, et surtout ce papier introuvable pour les livres et les cahiers de nos enfants et qu'on a, à cette occasion, gaspillé à outrance.

Allons, Messieurs ! ça va mieux quand vous le voulez, quand vous le jugez utile pour vous.

Faites en sorte que ça aille mieux pour nous à qui vous devez tout !

Jean DEBROIS.

Nouvelles de Tailfingen

Le 24 avril 1945, les prisonniers de Tailfingen brisaient leurs chaînes. L'éclatante revanche que le destin nous ménageait ! Maintenant que les armes étaient entre nos mains, il faisait bon voir le visage de ces boches qu'en d'autres temps nous avions connus si supérieurs et arrogants. Il nous parut légitime et juste de procéder immédiatement à l'arrestation d'un certain nombre de ceux qui s'étaient fait remarquer par leur plus grande ardeur à brimer et maltraiter les nôtres.

Vous vous souvenez tous, chers camarades, de ces cortèges joyeux qui accompagnèrent jusqu'aux cellules municipales (que certains d'entre nous connaissent si bien) Mayer, Albert, Jacob Conzelmann, Bayh et quelques autres de moindre importance.

Sur le chemin du retour, le 26 avril, ils furent remis par nos soins, sans avoir subi de mauvais traitements, entre les mains des autorités françaises d'Herrenberg, les premières que nous rencontrâmes. Des rapports complets détaillant les faits dont ces Messieurs s'étaient rendus coupables, furent également déposés : nous espérons que ces dispositions suffiront pour que justice se fasse.

Que s'est-il passé ? Je n'en sais rien. Peut-être les papiers se sont-ils égarés, toujours est-il que Mayer et Albert, son fidèle second, se promènent en ce moment en toute quiétude dans leur bonne ville de Tailfingen, où tient garnison une batterie française de D. C. A. Le fait a été constaté, tout récemment, par notre très sympathique « toubib », le docteur POUPI-NEL, qui a pu faire un court voyage dans la région.

Cette nouvelle attristera tous les anciens prisonniers de la Maison Mayer et Co, qui espéraient bien voir cette clique traitée selon ses mérites avec une parcelle de la rigueur dont ils eurent, pendant cinq années, à souffrir.

Des protestations ont été adressées aux autorités intéressées. Nous attendons la suite...

G. V.

Rétrospectives

(suite du 1^{er} Numéro)

par l'Abbé MULLER

20 avril. — Anniversaire d'Hitler. Fièvre du départ... Ceux de nos gardes-chiourme qui ne sont pas encore partis sont requis pour évacuer les Russes. Du matin au soir des convois de Russes quittent le camp, à pied, encadrés par des sentinelles armées de mitraillettes, se dirigeant vers la Suisse.

Dans l'après-midi, on perçoit à travers bois les premiers coups de feu annonciateurs de l'avance alliée. Ils se rapprochent tant que vers 19 heures, après être sorti une première fois, puis revenu jusqu'au camp qu'il ne se décide à quitter que la mort dans l'âme, le capitaine Goetz, en vélo, sac tyrolien au dos, revolver au ceinturon, mitraillette en bandoulière, en casquette souple, le casque accroché au guidon, se décide enfin à suivre la dernière colonne... qui s'égaliera d'ailleurs à travers bois dès la sortie de la ville.

Dès ce moment, le Sonderführer Schindler prend effectivement le commandement du camp. A l'intérieur des barbelés règne le plus grand calme. Mais on sent nettement que les gens sont « sous pression », les uns décidés à tout, les autres redoutant par avance les représailles qu'entraînerait une prise de position prématurée contre l'autorité... encore établie.

Encouragement pour les premiers, vers 22 heures sont signalés

les premiers éléments français de choc, en l'occurrence les chars du 3^e Régiment de Spahis Marocains, qui ne tardent pas à traverser la ville de bout en bout, à toute allure, dans un vacarme et une canonnade invraisemblables. Au camp, c'est du délire, bien tempéré toutefois par l'incertitude et l'insécurité dans lesquelles nous nous trouvons : pratiquement, nous sommes maintenant en plein « front », environnés de troupes allemandes et dépassés par une petite unité française de reconnaissance dont on ignore exactement l'importance...

Schindler, notre nouveau commandant de camp, qui est notoirement connu pour un « bon type » plus timoré qu'autoritaire, se rend compte qu'il porte une responsabilité trop lourde pour lui. Au fond, c'est un service à lui rendre, et dans son for intérieur il nous en saura peut-être gré que de l'en décharger un peu. Dans son bureau arrivent successivement Franz, Vollette, Larroze, Otonelli et deux autres.

A mesure que la nuit s'avance, cette petite réunion imprévue prend toute l'allure d'un Conseil d'Administration, puis d'un véritable Conseil de Guerre, au bout duquel le représentant de la Wehrmacht rend ses armes à l'aspirant Larroze. S'il n'est la nouvelle connue, les plantons du bureau, puis les sentinelles du voisinage sont amenés à mettre eux aussi bas les armes. Si bien qu'en peu de temps, c'est une section complète, plus un certain nombre d'officiers, — dont l'un est accompagné de sa femme, — qui sont « nos » prisonniers à l'intérieur des barbelés. Même notre ami « P'tit Louis », en qui le marsoin a repris le dessus, qui s'amène avec son « gefang » : un capitaine de chasseurs bavarois qu'à l'improviste et revolver au poing il a capturé sur la route des casernes. Inutile d'ajouter que pendant ce temps, alors qu'un des bâtiments de la Boelke-Kaserne rempli de munitions brûle en crépitant et qu'une aile de la Richtofen-Kaserne est en feu, au camp les langues vont leur train... et pas toujours dans un sens approbatif...

21 avril. — A la lueur des bougies et dans l'air enfumé par les cigarettes, nous attendions patiemment le jour avant d'aller nous rendre compte de ce qui était résulté du passage des chars, lorsque vers cinq heures du mat'n, devant nos projets, nous arrive Saulnier, l'homme de confiance du Kloster-Kaserne, porteur de tous les renseignements désirables. « En ville, calme absolu. Lorsque les chars sont passés à grand fracas, la population a été prise de panique. Instantanément, toute la ville s'est couverte de drapeaux blancs. Le bourgmestre lui-même en a fait hisser un sur la mairie. Malheureusement, sur la place des S.A., derrière l'église, un char français a été stoppé par un projectile reçu de plein fouet dans la tourelle... »

Grâce à l'amabilité de Vollette, homme de confiance du Stalag V C, qui met à notre disposition son camion de la Croix-Rouge, une équipe d'urgence avec un médecin, quelques sanitaires et un groupe de protection se rend immédiatement sur les lieux. Effectivement, un char touché à mort est venu s'immobiliser contre le remblai des tranchées-abris de la place de l'Eglise. A l'intérieur, un jeune spah' de l'armée d'Afrique, Louis Mercier, qui a été tué sur le coup à son poste de combat, vraisemblablement par une décharge de « Panzerfaust ». Ramené au camp, le corps a été déposé à la chapelle et mis en bière en présence de deux aumôniers abbés Bonichon et Muller, du docteur Robec, médecin auxiliaire, et de deux sanitaires. Les funérailles religieuses eurent lieu le 23 avril, au cimetière des Prisonniers de Guerre de Villingen, avec la participation d'une délégation de la 1^{re} Armée.

Je venais de quitter la chapelle où j'avais assisté à la mise en bière de notre malheureux camarade et me dirigeais vers la bibliothèque du camp où je faisais « popote » lorsque, à hauteur de la baraque des douches, je m'entendis interpeller du côté de l'ancien poste de garde, en direction de Waldkaserne. Jugez de ma surprise : c'était un motocycliste de la 1^{re} Ar-

mée qui cherchait son chemin. Casqué, les lunettes relevées, noir de poussière, en un tournemain il fut arraché de sa moto, passé à travers les barbelés et hissé sur de solides épaules qui lui firent faire, à son grand émoi, un magnifique tour d'honneur de notre camp.

Il venait de San-Georgen et était porteur d'un pli urgent pour Tübingen, où l'homme de confiance se trouvait être précisément mon ami Aubertin. Sans tarder davantage, nous le mimas donc sur la bonne voie, assurés que nous ne tarderions plus guère à voir nos libérateurs « qui, d'après notre « motard », venaient de San-Georgen par la route.

A peine nous quittait-il que vers 9 heures, tout essouffés et les pieds mouillés, nous arrivâmes à l'hôpital de Waldhotel le capitaine Bernier et le médecin-lieutenant Fouché, qui avaient dû courir et même traverser la Brigach à l'improviste pour échapper aux investigations malveillantes de quelques « feldgrau » en surveillance dans les parages.

Le capitaine Bernier, de la 1^{re} Armée, blessé et fait prisonnier quelques jours auparavant à Pforzheim, avait été amené d'abord au camp, puis hospitalisé à Waldhotel en attendant son transfert à Rottweil. Au bruit du canon, et n'ayant qu'un bras en écharpe, il ne pouvait se résoudre à demeurer inactif. Flanqué du lieutenant Fouché comme cicérone, il venait donc aux nouvelles. Rapidement mis au courant de la situation, il se nommait aussitôt gouverneur militaire et commandant d'armes pour la place de Villingen, sommant le maire de se présenter à lui immédiatement et nous demandant de bien vouloir en attendant lui constituer de suite, grâce à des volontaires et à l'armement récupéré depuis la veille, une section de combat aussi puissante que possible afin de parer à toute éventualité.

Moins d'un quart d'heure après, alors qu'exploitait à grand fracas le dépôt de munitions de la route de Pfaffenweiler, le maire et son adjoint étaient là et après quelques minutes de discussion signaient les conditions de reddition de la ville et mettaient à la disposition du nouveau « gouverneur » le plus bel hôtel de ville, le « Blumenpost » où, dit-on, un mois auparavant, était descendu Himmler.

Et tandis qu'avec le maire, et escorté par sa section de combat, le gouverneur allait prendre possession de son P.C., le lieutenant Fouché et moi, suivis de l'adjoint au maire, porteur d'un drapeau blanc, nous partions en direction de Waldhotel, battant les lisières de bois pour déceler des pièces antichars allemandes qui nous avaient été signalées. J'avoue que nous n'avons pas ramené de canons : par contre, au cours de notre équipée, armés d'un seul revolver, nous avons pris possession d'un hôpital allemand de cinquante malades, puis au hasard de nos recherches, fait prisonniers, désarmés et ramenés au camp une trentaine de boches qui erraient isolément ou en petits groupes à travers bois. Si bien que pour porter les armes confisquées et accompagner le convoi, nous avons dû nous faire prêter main forte par quelques amis de l'hôpital appelés à la rescousse.

Après deux nuits blanches et cette excursion d'un genre un peu particulier, nous étions tellement fourbus que nous avons « réquisitionné » une voiture automobile pour nous ramener aux baraques où, à peine arrivés, nous avons eu l'immense joie de recevoir et de boucler nos premiers vrais « gefangen ».

Vers 13 heures, passage rapide, et toujours par erreur, d'une Jeep et d'un canon tracté du 95^e R.A. qui ont mission de se rendre de Kappel à Turingen, par Schwenningen. Un petit bonjour, quelques nouvelles intéressantes, un peu de reconstituant et les voilà en route... Lorsque brusquement j'apprends la disparition de Franz, notre homme de confiance, qui a si bien su manœuvrer ces derniers jours et qui, pour des raisons multiples, a droit à toute notre reconnaissance.

Le civil allemand qui nous avait ramenés au camp avec sa voiture quelques heures auparavant est là

au bureau — l'ex-bureau de Goetz que j'occupe ! — qui m'explique : « A la demande de M. Franz, qui m'en avait prié, j'allais avec lui du camp à l'hôpital de Waldhotel par la route d'Unterkrumach lorsque, en dessous de la chapelle de Lorette, au coin du bois, nous avons été arrêtés à l'improviste par un groupe de S.S. Interrogé sous la menace des mitraillettes, parce que civil et citoyen allemand, j'ai été chassé brutalement, tandis que M. Franz était emmené par eux dans ma voiture en direction d'Unterkrumach... »

Aucun renseignement de plus... Sauf qu'une heure après, nous apprenions encore qu'au même endroit, trois autres camarades avaient été arrêtés par les mêmes individus et mitraillés pour avoir essayé de fuir. Mariani, blessé, Gosse et un Hollandais abattus à bout portant.

Notre Toubib

Notre Vice-Président, le Médecin-Capitaine Payrau, nous a fait ses adieux lors de notre réunion mensuelle du 30 septembre.

Il devait, le soir même, partir pour Innsbruck (Autriche) diriger le Service Ophtalmologique de l'Hôpital Militaire.

Par une lettre adressée au Vice-Président Langevin, le 22 octobre, il le pria de transmettre à tous les camarades ses amitiés et de faire part à l'Amicale des vœux qu'il formait pour sa prospérité.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer un passage de sa lettre :

« Je suis assez bien installé ici « où je suis arrivé après un voyage « magnifique à travers notre « Forêt Noire ». Je n'ai pu m'arrêter « à Villingen, mais j'y ai vu la « gare remplie comme autrefois de « groupes de prisonniers errants, « mais ils étaient « verts » cette « fois et leurs gardiens « kakis » « avaient une allure incontestable- « ment plus dégagée que nos an- « ciens Wachmann. »

L'Amicale regrette vivement le départ de notre excellent ami qui, au Comité provisoire, avait continué à apporter le dévouement et les conseils éclairés que nous avions appréciés au camp.

Nous souhaitons le revoir vivement parmi nous, quoique nous savons qu'il va exercer son talent et rendre les plus grands services en faveur de nos camarades de l'Armée Française.

Au Journal Officiel

Deux ordonnances parues au « Journal Officiel » régissent les conditions d'attribution de prêts aux anciens P.G., soit :

- 1^o Petits commerçants, petits industriels et artisans ;
- 2^o Agriculteurs, ouvriers agricoles et artisans ruraux.

Les anciens P.G. qui ont une petite entreprise commerciale ou industrielle, ou un établissement artisanal et qui veulent la remettre en activité peuvent obtenir des prêts de 300.000 francs au maximum, remboursables en 5 ans. Ceux qui veulent s'installer (ou créer une petite entreprise) peuvent aussi obtenir des prêts remboursables en 10 ans. Le taux de l'intérêt est variable suivant les cas, mais toujours modique. Des garanties de solvabilité sont à fournir, évidemment.

Les demandes de prêts sont à adresser au trésorier payeur général du département (dans la Seine au receveur central des Finances) ; elles doivent indiquer :

- Nom, prénom, nationalité.
- Date de démobilisation ou de rapatriement.
- Objet et nature de l'entreprise.
- Sujet, montant et durée du prêt demandé.
- Montant, époques et mode des remboursements proposés.

J'insiste sur le fait que ces dispositions ne sont valables que pendant six mois, c'est-à-dire jusqu'au 5 avril 1946.

Les agriculteurs peuvent obtenir, pour faciliter le démarrage de leur exploitation, des prêts remboursables en 13 ans au taux de 1,5 p. 100, sur demande justifiée adressée à la caisse locale de crédit agricole.

Ceux qui désirent s'installer comme agriculteur ou artisan rural peuvent obtenir des prêts à long, moyen ou court terme au taux de 1,5 p. 100. Certaines garanties de capacité professionnelle sont demandées.

Les ouvriers agricoles ou compagnons d'artisanat rural (mariés ou sur le point de se marier) peuvent obtenir, pour l'aménagement de leur demeure, des prêts jusqu'à 50.000 francs au taux de 1,5 p. 100, remboursables en 100 mensualités. Des réductions de dette sont accordées aux chefs de familles nombreuses.

Je ne peux donner, dans le cadre de ce journal, que des renseignements sommaires. Les camarades qui sont intéressés par ces questions peuvent utilement consulter à la mairie le « Journal Officiel » des 20 octobre 1944, 6 octobre, 23 octobre et 20 novembre 1945.

Si vous avez besoin d'un renseignement, d'une explication, écrivez à l'Amicale.

J. FRANZ.

CALENDRIER VB

Réunion mensuelle de décembre : le dimanche 30, à 10 heures, Salle des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche, métro : Trinité.

La réunion de janvier aura lieu au Café « Le Globe », boulevard de Strasbourg.



— Où avez-vous appris à travailler, c'est effrayant !...
— ... En Allemagne, pardi !

Le scandale des soins dentaires

Je vais vous conter une histoire, monsieur le Ministre. Elle n'est pas drôle. Elle est même plutôt triste. Pour ne pas dire lugubre. Et elle présente malheureusement l'avantage d'être vécut. Ce qui la rend on ne peut plus pénible. Je n'invente rien, je cite les faits. Ecoutez :

Peut-être ignorez-vous (vous êtes ministre depuis si peu de temps) qu'il existait en Allemagne des Kommandos de culture, situés dans les forêts les plus reculés de la campagne, loin de tout moyen de locomotion, où des prisonniers français n'ont jamais connu de la pratique chirurgicale dentaire, que ce premier rudiment : l'extraction. Vous voyez comme moi on peut conduire ce genre d'opération souventes fois renouvelé.

Un Prisonnier français rentre de captivité en juin dernier. Ne possédant plus pour mastiquer ses aliments que ses seules gencives, son premier souci est donc tout naturellement d'aller trouver un dentiste.

Mais avant que ne s'engagent les pourparlers, il est indispensable d'aller se procurer une fiche spéciale à la plus proche Maison du Prisonnier.

Nous sommes à l'époque où la Croix-Rouge rembourse les frais après que le prisonnier les a avancés, à condition toutefois que le devis établi par le dentiste traitant, soit accepté. Le chirurgien fait par conséquent son projet et l'expédie à qui-de-droit. Or, entre temps, la Croix-Rouge française crie : Stop! Nous ne pouvons pas faire face à nos

engagements, nous dénonçons l'accord relatif aux soins gratuits, nous ne remboursons plus! Nouvelles dispositions, nouvelle visite, nouvelles démarches, nouveau devis et l'on attend.

Le Prisonnier est un être infiniment patient par déformation. Qui va payer maintenant? La Croix-Rouge pour une part? Les Assurances Sociales pour une autre? Et dans quelles proportions? Enfin le devis revient — incomplet — (paraît-il). Qu'à cela ne tienne, on va le réexpédier et il ne manquera certainement pas, d'ici quelques semaines de réapparaître encore une fois. Mais oui il est revenu — Pour de bon cette fois.

Enfin, on va tout de même pouvoir commencer les travaux. Non! Car il faut maintenant établir une demande de dents et l'envoyer dûment signée, contresignée, légalisée et légitimée, à je ne sais plus quel office. (Il y en a tant). Les demandes de dents doivent être fort nombreuses si l'on en juge par la lenteur de la réponse.

Evidemment, vous m'objecterez que votre dentiste qui ne reçoit en répartition mensuelle que vingt-quatre dents, pourrait fort bien et en toute tranquillité, s'en procurer au marché noir. Mais il se trouve que ce praticien est un monsieur intègre et honnête.

Alors il continue d'attendre! Le Prisonnier aussi d'ailleurs. Nous en sommes là.

Qu'en pensez-vous, Monsieur le Ministre?

H. FISSON.

AVIS

Les camarades susceptibles de connaître l'adresse de PETCHVERTY, ancien aérostier, ex-prisonnier du Kommando de Mulheim, Stalag VB, condamné par la suite à Graudenz, sont priés de se mettre en rapport avec G. BLIN, au siège de l'Amicale.

DENOIGENT Fernand, 33, faubourg Saint-Nicolas à Meaux, recherche l'adresse de ROUBENTZICK Armand, orfèvre, Kommando 28403, Furtwangen (homme de confiance).

CLAUDEL Paul, 3, rue de l'Abattoir, Conimont (Vosges), demande l'adresse de RIVOLLE, qui habitait Le Mans et qu'il a connu à Kerningen. Se sont évadés ensemble le 7 novembre 1941, et se sont trouvés séparés après avoir franchi le Rhin.

Mme CARRIOT, 16, rue St-Sauveur, Paris, demande des nouvelles de son frère, André LAVAUD, né à Juillac (Corrèze), du 442^e R.I., Matricule 15350, Stalag VB, dont la dernière adresse en Allemagne était Hauserhof bei Heghingen Hoherszollern Gau 12 Stettin.

Mme STIREMANN, 7, allée du Bel-Air, Le Raincy (S.-et-O.), demande à entrer en relation avec les camarades de son fils Daniel STIREMANN, tué à Cologne, qui était pendant la guerre 1939-1940 au 4^e G.R.D.I., 2^e Escadron, Secteur 150.

Notre camarade NADAL, 25, avenue Philippe-Auguste, Paris, demande nouvelles et adresse de ROUDIERE Victor, Mle 1510, Stalag VB, dont on ne sait rien depuis le 27-2-44.

Maurice BOZET, du Kommando de Riedlingen (Kreis Saulgau), Wurtemberg, fait connaître que le directeur de la poste a été arrêté dans une baraque au milieu de la côte de Heufort, porteur d'un poignard, après sommation à la grenade. Est actuellement en prison à Salzbourg.

Reçu des nouvelles de notre bon camarade DANNHOTER, autrement dit Dudule, notre décorateur du Waldhotel, qui est toujours à Malleloy, dans la peinture. Amitiés des camarades.

Les camarades connaissant l'adresse de RICHAUDEAU Hilaire, Kommando 13410, sont priés de la communiquer au Secrétariat, afin que nous complétions son bulletin d'adhésion.

Nos Correspondants en Province

(suite)

- Basses-Pyrénées ... } GEDON Charley, 1, Allée Dominique-Morin, Biarritz.
- Seine-et-Marne ... } ROGER Vincent, « Villa Mon-Désir », Chagnis-sur-Marne.
- Eure-et-Loir } GARNIER André, 7, rue Noël-Parfait, Chartres.
- Bouches-du-Rhône } VIBERT Gabriel, 6, rue des Catelans, Marseille.
- Loiret } CHRISTOPHE Pierre, 10, rue Anatole-Bailly, Orléans.

Rectification :

Délégué du Loir-et-Cher: DESHAYES René, à Neuvy, par Bra-cieux (remplace LE MEUR).

APPEL A NOS CAMARADES DE PROVINCE

Un certain nombre de départements: Doubs, Jura, Savoie, Isère, Hautes-Alpes, Vaucluse, Var, Basses-Alpes, Eure, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Vendée, Deux-Sèvres, Charente, Charente-Maritime, Pyrénées-Orientales, Ariège, Lot, Aveyron, Landes, Gers, Hautes-Pyrénées, Lozère, Ardèche, Aude, Tarn, Haute-Garonne, Somme, Cher, Nièvre, Saône-et-Loire, Creuse, Allier, Meuse, Moselle, Meurthe-et-Moselle, Marne, n'ont encore aucun représentant de l'Amicale du Stalag V B.

Que ceux de nos camarades de province qui seraient susceptibles d'accepter cette tâche se fassent connaître, sans tarder, en écrivant au siège de notre Amicale, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e).

Aidez-nous dans notre travail.

Répondez nombreux à cet appel. Merci!

A nos Représentants Départementaux

Je suis particulièrement heureux de signaler le travail considérable de notre camarade DEMONGEOT (Indre), qui a réussi à se procurer de nombreuses adresses de camarades du Stalag V B, auxquels il a envoyé une circulaire de propagande.

Nos camarades DESHAYES (Loir-et-Cher) et LAMIDIAUX (Aisne) se donnent également beaucoup de mal pour regrouper les camarades du V B auxquels ils ont envoyé une circulaire de propagande.

Ces efforts sont déjà couronnés de succès puisque de nombreuses adhésions nous parviennent chaque jour de ces deux départements.

J'ai plaisir aussi à signaler notre camarade Charles WENGER, du Haut-Rhin, qui met sur pied actuellement une exposition P. G. devant avoir lieu prochainement à Colmar.

Camarades, imitez ceux que je viens de vous signaler. Vos frais de correspondance, de bureau, etc..., vous seront remboursés chaque fois par l'Amicale en attendant que soit fixé le montant de la ristourne qui vous reviendra sur chaque adhésion de votre département.

Au travail donc, et au nom de tous: Merci!

Avis important

Les représentants départementaux de l'Amicale du V B qui désiraient recevoir des insignes de prisonniers (barbelés) sont invités à adresser leurs demandes au Siège de notre Amicale, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e), qui leur indiquera les conditions de vente de cet insigne.

Chaque prisonnier doit se faire un devoir de porter cet insigne. L'Amicale se tient donc à votre disposition.

G. BLIN.

CITATION

Nous sommes fiers de faire paraître la citation suivante:

« Notre camarade Léon BERTON, 27, rue Diderot, à Caudry (Nord), ancien homme de confiance de la Compagnie d'Aulendorf et du Kommando de Lentkirch, pour services rendus lors de la Libération par les troupes françaises, vient de recevoir la Croix de Guerre avec la citation suivante à l'ordre de la Brigade: « Alors que des éléments ennemis circulaient encore en grand nombre dans la région de Aulendorf (Wurtemberg), le 24 avril 1945, en attendant l'arrivée des troupes françaises, a pris le commandement de ses camarades prisonniers et de la population civile. A fait preuve du plus grand sang-froid et du plus grand courage en récupérant les armes abandonnées par l'ennemi, en gardant 600 prisonniers et en assurant la sauvegarde d'importants dépôts de vivres et de matériel. »

ÉTAT-CIVIL

MARIAGES

Notre camarade H. DAUBIGNY (du Waldhôtel) s'est marié le 5 septembre avec Mlle Jacqueline COLIN à Paris.

Notre camarade R. BOREL s'est marié avec Mlle Marguerite CHAMBAUD à Valence (Drôme).

Notre camarade DUMAY s'est marié avec Mlle Simone LETRIAND à Paris.

Notre camarade G. GALTIER s'est marié avec Mlle Nicole GUENEAU à Asnières.

A tous nos camarades et à leurs épouses, nos vœux et souhaits de bonheur.

NAISSANCES

Notre camarade M. PARROT et Madame, nous annoncent la naissance de leur fils Daniel, 16 octobre 1945, à Montrouge, 27, avenue de la République.

Notre camarade L. LAGNY et Madame, nous annoncent la naissance de leur fille, Marie-José, le 12 octobre, à Nérac.

A tous nos amis et à leurs épouses nos vœux et souhaits de bonheur.

RECHERCHES

Des camarades — trop nombreux, hélas! — ont été tués dans les jours précédant la libération ou au cours des ultimes combats.

Je n'ai pu obtenir que des renseignements insuffisants.

Si vous avez connaissance de décès survenus pendant les derniers jours de la captivité, dites-nous tout ce que vous savez, même si une déclaration officielle a déjà été faite.

D'avance merci.

J. FRANZ.

Assemblée Générale

(suite)

Président : Franz Jules;
Vice-Présidents : Langevin Joseph et Aube Yves;
Secrétaire général : Gaudron Lucien.
Trésorier : Géhin Emile;
Trésorier adjoint : Blin Gaston;
Chargé de la liquidation de la Caisse d'entraide du camp : Houdon Roland;
Théâtre : Perron Henri;
Secrétaire adjoint chargé des archives : Forest.

La Dinde aux Marrons

Conte de Noël par Roger JEANNIOT

A gros flocons la neige était tombée pendant toute la semaine. Les maisons disparaissaient presque sous ce blanc manteau.

A perte de vue les forêts de sapins tachaient d'une note sombre la blancheur immaculée de la nature.

Dans la petite ville de Villingen, Paul, qui avait obtenu une permission se promenait. C'était aujourd'hui Noël et le ciel toujours gris menaçait...

La neige était sale sur les trottoirs à force d'être foulée par l'immense masse des travailleurs requis dans les quatre coins de l'Europe pour la victoire de la Grande Allemagne.

Les Allemands, peu nombreux, vivaient encore grassement du bénéfice de leurs victoires. Malgré le manque absolu de tout, les caves étaient pleines et l'on dit même que des bouteilles de vin étaient échangées contre des plaques de chocolat, mais les mauvaises langues à cette époque allaient leur train et il ne

faut pas trop se fier à tout ce qui se disait alors.

Paul devant un café plein à craquer songeait, il songeait à tout ce monde, entassé devant un breuvage chaud qui fumait, et qui dégustaient des gâteaux, des gâteaux à la crème! Ersatz? Peut-être, sûrement même, mais n'empêche que c'étaient des gâteaux et que l'Allemagne était le seul endroit où l'on en trouvait encore.

Noël! Depuis si longtemps que Paul n'avait pas fêté Noël! Il était obligé de compter sur ses doigts: En 39: la guerre; en 40: la captivité... Une main ne suffisait pas. C'était son sixième Noël passé loin de chez lui.

Lentement Paul reprit sa marche mais machinalement il s'arrêta devant une maison de laquelle sortaient des cris et des chansons... et une bonne odeur de rôti.

En fermant les yeux, il revoyait une table bien garnie avec des hûtres, du vin blanc, de la viande, des légumes; tout

cela tournait une ronde infernale autour d'une magnifique dinde aux marrons, un flot de vin de toutes les couleurs coulait et le champagne pétillait au milieu des liqueurs, du pain blanc et des pâtisseries...

Ah! ces temps lointains où la journée de Noël se passait en de monstrueuses mangeailles, au coin du feu, en famille!

Quand ce temps-là reviendrait-il? L'an prochain, peut-être, pensa-t-il pour la sixième fois en rouvrant timidement les yeux.

Le soir tombait déjà. Il fallait rentrer au Camp. Les copains avaient ouvert une boîte de singe et lui qui rapportait quelques oignons, avec les sardines, les dernières qui leur restaient, ils allaient faire leur repas de Noël.

Par cette même journée un an plus tard, Paul se promenait dans les rues de Paris. Le temps était plus pluvieux que froid. Par les chaussées usées l'eau lentement s'infiltrait et glissait les pieds.

Paul s'était arrêté devant une boutique et avait fermé les yeux. Comme il y a un an il revoyait en rêve toute l'existence qu'il avait menée pendant ces sept dernières années. Il se souvenait de tous les désirs qu'il avait eus, de tous les projets qu'il avait échafaudés pour le jour où il serait libre.

Il se rappelait l'an dernier à Villingen, la belle dinde aux marrons, les vins fins, les pâtisseries qu'il se promettait pour le premier Noël qu'il repasserait en France.

Il rouvrit les yeux; sur l'étagère de la boutique devant laquelle il s'était arrêté se trouvaient des boîtes de confiseries; la nuit tombante lui empêchait de lire l'étiquette avec le prix dont il ne voyait, sans pouvoir les distinguer, que les quatre chiffres.

La carte double, on lui avait enlevée le mois dernier et dans sa mansarde là-haut au 7^e étage il faisait froid...

D'un restaurant proche sor-

tait une délicieuse odeur et par un soupirel entr'ouvert on distinguait sur la table, au milieu d'une montagne de truffes et de marrons, des dindes qui attendaient l'heure d'aller au four.

Des gens ce soir fêtaient Noël à grands coups de gros billets... Dame! si la guerre fut pénible pour certains, ce ne fut pas une trop mauvaise opération pour d'autres...

La pluie commençait à tomber sur Paris que la nuit enveloppait déjà. Paul avait disparu car le jour de Noël il ne faut pas de malheureux.

Ce n'est que dans la réalité que l'on trouve des pauvres gens qui vivent de leurs rêves et paient pour les autres. Dans les contes tout le monde chante, rit et mange le jour de Noël et ceci est un conte, un conte de Noël qui ne veut évoquer que la dinde aux marrons, pas autre chose.

Roger JEANNIOT.

Kommando de Entringen-Breitenholz (Wurtemberg)

On nous prie de faire part du décès de notre regretté camarade, le sergent de réserve Octave BONDON, domicilié à Chazeuil (Nièvre), tué par éclat d'obus lors du bombardement, le 18 avril 1945, veille de la Libération.

Après quelques brèves phrases d'un simple mais émouvant adieu, adressé par ses camarades à celui qui fut pendant plus de trois années, l'homme de confiance dévoué du kommando, le corps fut inhumé au cimetière communal d'Entringen.

Au nom des camarades qui l'accompagnèrent en sa dernière demeure, j'adresse à la famille douloureusement éprouvée, l'expression de nos sentiments attristés de condoléances.

Nous apprenons le retour du camarade Armand DESLANDES, kommando d'Entringen, blessé le 18 avril 1945, lors du bombardement.

Après avoir été évacué et hospitalisé à Karlsruhe, il nous rentre et jouit parmi les siens d'un congé de convalescence justement mérité.

Nos vœux personnels s'unissent à ceux des anciens camarades pour son prompt rétablissement.

E. PASCAL,
H. d. C.

L'Évadé d'Allemagne

Nous salvons notre jeune confrère, et en même temps que nous lui souhaitons prospérité, nous portons à la connaissance de nos camarades du VB, qui détient le record des évasions d'Allemagne, l'adresse du siège de l'Association des Prisonniers Évadés d'Allemagne :

22, Rue Dugommier — PARIS

Le Retour du Prisonnier

Cette petite satire a été écrite sans prétention, ni méchanceté. Elle ne doit pas être considérée comme une manifestation d'amertume envers ceux qui n'ont pas connu la vie derrière les barbelés; ce serait une ingratitude de ma part, après l'accueil qui nous fut réservé à notre retour.

Elle vise seulement quelques individus qui, malgré tout, ne veulent pas comprendre...

L'Homme descend du train et, d'un pas hésitant, Il va vers la sortie où personne ne l'attend. Et sa joie est si grande de ce brusque bonheur, Qu'il ne peut réprimer les battements de son cœur. Mais voici qu'apparaît son bien-aimé Paris, Et de le regarder, il est tout attendri ! Il ne peut se lasser de contempler ces rues Que depuis si longtemps il n'a pas parcourues. Mais quelqu'un a, soudain, sur son épaule frappé Et l'homme se retourne d'un air tout étonné. Il vient de reconnaître un collègue de bureau Qui, lui, n'a pas connu la vie de kommando. « Alors, Quoi, lui dit l'autre, vous voilà revenu ? » « Il y a quelque temps qu'on ne s'était revu ! — « Depuis quatre ans et demi, répond le libéré. — « Dieu, comme le temps passe vite ! réplique l'insensé. « Autrefois, vous aviez un air toujours soucieux, « Maintenant, vous avez un air... radieux. « Vous avez meilleure mine, vous avez engraisié, « On peut dire que là-bas, vous avez profité. « Ce n'est pas comme ici. Ah ! nous avons souffert « Et nous avons eu froid pendant tous ces hivers. « Vous aviez du tabac, nous, nous n'en avions pas « ...Ou si peu qu'il vaut mieux ne pas en faire état « Et pour avoir du beurre, du sucre ou de la viande, « Pendant des heures entières, il fallait qu'on attende. « Là-bas, vous n'aviez pas tous ces inconvénients « Et vous étiez servis comme des rois fainéants. « Pour aller au spectacle, c'était toute une histoire, « Il fallait y aller avant huit heures du soir ! » Mais l'homme l'interrompt et lui dit : « Ecoutez « Et vers moi, voulez-vous une oreille pencher « Afin, ajoute-t-il, que cela ne se perde... » Dans le cœur de l'oreille, il a répondu : « M... »

Pour rire...

par J. DEBROIS

Prisonnier, mon frère, aujourd'hui nous allons rire un peu.

Tu rentres le soir fatigué de ta journée si tu travailles, désespéré si tu es chômeur, écorché de tout le plus souvent. Peut-être ne rencontres-tu pas dans ton entourage, dans ta famille, même dans ton foyer, la compréhension nécessaire à ton « esprit gefang ». Que ces petites histoires te fassent passer un moment d'oubli en n'en prenant que le côté gai. Ces lignes sans prétention sont écrites pour te distraire, sans plus.

Voyage par avance

On sait qu'à partir du moment où un K.G. rentre en France, sa fiche de transport est valable 15 jours.

Un de nos camarades du Stalag se présente au centre de Montpellier le 28 avril. La préposée remplit gravement sa fiche : « Transport gratuit, 15 jours à dater du 15 mars. » — « Mais nous sommes le 28 avril, dit-il. » — « Je regrette, Monsieur, c'est le règlement ! » Si bien que le pauvre G... était, sans s'en douter, déjà revenu de voyage avant que d'y partir !

Beautés de « l'Administration » ! Si les billets de chemin de fer sont valables dans les mêmes conditions, voyageurs, attention aux « contredanses » !

Voilà du bon fromage !

Savez-vous, cochons de payants, que la mission française de rapatriement en Allemagne a coûté aux contribuables la bagatelle de 800 millions ?... Et le plus drôle, c'est qu'elle n'y a jamais foutu les pieds ! Dans le même ordre d'idées, je vais vous citer quelques villes : Versailles, Dombasle, Longuyon... Ça ne vous dit rien ? On a arrêté là-dedans des commandants, des capitaines, des civils, des gérants, et même... une « lieutenantante ». Tiens, tiens, Mesdames, vous aussi vous fredonnez la chanson ?

Artistes pas chers pour galas K.G.

Si pendant notre absence des artistes consciencieux se sont dévoués gratuitement au profit des galas pour prisonniers, il n'en est pas de même de certains pour qui notre nom n'était qu'un tremplin ou une source de profits. Témoin M. F. qui, sollicité un jour

pour un gala vosgien, a demandé la bagatelle de... (tenez-vous bien) 300.000 francs pour son déplacement ! Sacré concours bénévole tout de même ! Qui dit mieux ?

Dévouement

Nous inspirant de plusieurs articles de notre confrère *Eux et Nous*, nous nous associons à lui :

1° Pour féliciter ces dames et ces demoiselles qui ont tenu à prouver à nos vaillants alliés l'hospitalité française et leur ont ouvert leurs cœurs, leurs bras, et tout et tout ;

2° Pour demander pour celles qui travaillent en usines, ateliers ou magasins, des congés supplémentaires proportionnels aux fatigues subies au cours de leur dévouement sans borne ;

3° La carte de travailleur de force pour leur permettre de « récupérer ».

A moins que la police ne leur accorde une « carte » tout court, ce qui nous paraîtrait normal. Mais combien de temps alors durerait la « visite » quand la moitié de Paris s'y présenterait ? That is the question !

Découvertes

Un récent procès a mis à jour des choses que nous ignorions. Des hommes politiques célèbres (par le mauvais souvenir que nous gardons d'eux) ont prouvé qu'en 1940 la France disposait d'un matériel formidable en tanks, avions, etc... A tel point qu'on se demande comment on a pu, au mois de juin, prendre une tatouille pareille !

Il paraît qu'avec un peu de courage on aurait pu foncer directement jusqu'à Berlin sans attendre 45 ! Qu'en pensent ceux qui se sont trouvés devant une « panzer division » ?

Inconnus !

Notre insigne du barbelé ne paraît pas être connu de tout le monde. On m'a demandé un jour ce que signifiaient ces deux « K » à ma boutonnière ! La guerre n'a-t-elle rien appris à nos concitoyens ? Ne pourrait-on expliquer aux Français que quelques pauvres types sont restés 5 ans absents pour permettre « aux autres » de rester chez eux et de faire du marché noir ? Sans doute, il en est qui l'ignore !

Le Comité de l'Amicale du Stalag VB présente à tous les camarades et à leurs familles ses meilleurs vœux pour l'Année Nouvelle.

Communiqué

Les Services Administratifs de l'Union des Amicales des Camps nous prient de faire passer la note suivante :

« La Direction du Service de Presse, section propagande, du Cabinet du Ministère de la Guerre nous demande de centraliser à la Direction Générale tous les récits d'évasion susceptibles d'être publiés. En conséquence, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous faire parvenir ces documents au plus tôt. »

Nous faisons appel à nos camarades qui ont des récits intéressants à nous transmettre, de le faire sans tarder. L'Equipe du « Captif » se fera une joie de publier les plus attrayants.

Afin de ne pas grever le budget de notre Amicale, nous n'avons pas fait imprimer de cartes d'adhérents pour 1945.

La carte pour 1946 vous sera adressée courant Janvier.

Dépôt Légal 12-45 : 75
Imp. Kossuth, Paris - 1945 — 31.1208
Le Gérant : G. PIFFAULT.

SOUVENIRS

Gaston BLIN



Souvenirs

Ceci se passe à la Waldkaserne, annexe du camp principal de Villingen. Deux évasions ont eu lieu dans la nuit et le capitaine allemand « Goetz » est furieux. Il réunit son état-major au complet et, devant la garde en ligne sur trois rangs, il leur tient ce petit discours :

« Vous êtes tous des andouilles (sic) et le plus bête de tous les Français est, sans aucun doute, plus intelligent que le plus intelligent d'entre vous, etc., etc. »

On s'en doutait un peu, mais on aimait l'entendre avouer par un officier de l'orgueilleuse « Wehrmacht ».

Humour ecclésiastique

Un de nos camarades, aumônier dans un kommando, discute un jour avec un capitaine allemand qui se plaint : « Les Français ne nous aiment pas... »

L'aumônier, qui est bien de cet avis mais qui ne peut lui avouer brutalement, réfléchit une seconde et répond :

« On ne vous aime pas ! Allons donc, vous faites erreur ! Je suis certain que beaucoup de mes camarades souhaiteraient vous savoir au Paradis dans 5 minutes !... »

L'Allemand n'a pas encore compris.

Elle est bien bonne

C'est une histoire qu'on aimait se raconter au cours des veillées dans les chambrées de la Waldkaserne :

Deux soldats se promènent dans Paris.

— Dis donc, Ludwig, que feras-tu après la guerre ?

— Avec ma femme et mes 5 gosses, je dirigerai ma petite ferme à Mullheim, le matin, nous irons dans les champs et l'après-midi dans nos vignes. Mais toi, mon vieux Hans, que feras-tu ?

— Oh ! moi, je ne ferai rien ; j'ai un peu d'argent ; je suis célibataire, je prendrai ma bicyclette et je ferai le tour de l'Allemagne en touriste.

— Oui, répond Ludwig, le matin, mais que feras-tu l'après-midi ?

Sans commentaire !

Histoire vraie

Les camarades employés au camp de Villingen étaient privilégiés. Ils pouvaient lire journallement le journal allemand. J'étais du nombre.

Savez-vous l'article que nous lisons en premier ?

L'article de fond de Goebbels ? Non !

Le discours du fuehrer ? Non !

Nous regardions immédiatement la 4^e page sur laquelle se trouvaient les petites croix indiquant le décès des combattants nazis. Et nous les comptions ! Je connais même un camarade, féru de statistique, qui en tenait une véritable comptabilité. Lorsque je me suis évadé, fin 1943, il devait en être à 200 environ pour la seule région de Villingen !

Et l'on prétend aujourd'hui que nous manquions de distractions !

Qu'en penses-tu, Gouvion ?

L'Insaisissable Esprit

Mon corps est enchaîné, mais mon esprit est libre !

Ma chair est entraînée dans la ronde des fous,

Et doit, malgré elle, se courber sous le joug.

Mais mon insaisissable esprit librement vibre.

Il est toujours errant, rien ne peut l'arrêter ;

Sautant les barbelés et se moquant des gardes,

Il s'élève du monde et de loin le regarde,

Tristement, connaissant l'unique Liberté.

Sans prendre de repos et rempli de vaillance,

Sans être fatigué par son travail actif,

C'est le baume calmant mon pauvre corps captif

Qui souffre en attendant la grande délivrance.

Marcel MAINGENE,

68, boulevard de Créteil,
Saint-Maur-des-Fossés (Seine).

BULLETIN D'ADHÉSION

à l'Amicale des Anciens Prisonniers de Guerre du Stalag VB

Je, soussigné, déclare vouloir adhérer à l'Amicale des Anciens Prisonniers de Guerre du Stalag VB, après avoir pris connaissance des statuts.

Nom..... Prénoms.....

Profession.....

Adresse.....

Date de naissance.....

Situation de famille.....

Immatriculé au stalag VB sous le n°.....

N° du dernier kommando du stalag VB.....

Rapatrié depuis le.....

Date et signature :

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez, sous enveloppe, ce bulletin à l'AMICALE DU V B, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS (9^e). Et n'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 100 francs, par mandat ou virement à notre Compte chèque postal PARIS 4.841.45.